Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 39

Artikel: Les derniers rayons de soleil
Autor: Mussard, Jeanne
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-178921

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

antiquités, on s'est bien gardé d'y toucher ; quand elle aura disparu, on pourra toujours dire : « autrefois, il y avait là, autour du cadran, etc. » Ce souvenir aura bien plus de prestige qu'une peinture restaurée.

Oui, tout est moral, tout est instructif à Lausanne. Sous l'une des arcades de l'hôtel de ville, et pour nous familiariser avec cette idée que la vie n'est qu'un passage, les brancards destinés à transporter les morts sont accrochés au mur, exposés à la vue de tous, comme des voitures de place qui ont l'air de dire aux passants : voulez-vous monter? .. êtes-vous prêts à partir?...

La grande porte d'entrée de l'hôtel de ville est digne d'attention par sa belle architecture. Divers ouvrages donnant une description de la ville de Lausanne nous disent que les colonnes qui font l'ornement de cette porte sont d'ordre ionique, en beau marbre blanc jaspé. — Nous n'avons jamais vu ces colonnes ni blanches, ni jaspées; peut-être l'étaient-elles dans l'origine; elles ont aujourd'hui une couleur gris sale moins agréable à l'œil, mais d'un mérite bien plus important, celui d'attester de l'émancipation politique du canton de Vaud et de ses institutions démocratiques. C'est contre ces colonnes que, depuis 1803, on colle, après les élections, les affiches qui font connaître le résultat du scrutin. Et comme chaque affiche apporte avec elle sa couche d'amidon ou de pains à cacheter, c'est à l'épaisseur de la croûte grise qui recouvre le marbre qu'on peut juger de la période d'indépendance du pays et des droits du peuple.

Il me reste beaucoup à dire sur la place de la Palud, où se trouvent encore plusieurs choses intéressantes que nous pourrons visiter prochainement; tels sont, par exemple, le poste des sergents de ville, la grande fontaine et un café où règne une certaine animation qui te plaira. En attendant d'y partager ensemble un cruchon de bière, j'ai le plaisir de te serrer affectueusement la main.

ADRIEN.

Les derniers rayons de soleil.

A Mlle Louise ***

Vers la fin d'un jour triste et brumeux, jour d'automne,
Quand le soleil couchant déchire son rideau,
Quand d'un beau nimbe d'or le Jura se couronne,
On renaît à l'espoir..... La nuit vient, on frissonne!
L'illusion d'une heure est un fatal cadeau.

Mieux vaut l'obscurité, le ciel gris, la tristesse,
Le vent humide et froid, précurseur de l'hiver;
La feuille gémissant sous le pied qui la presse,
Les monts dans le brouillard, le mouvement qui cesse
Et le lac endormi, de vapeurs tout couvert.

Mais revoir le soleil quand il va disparaître,
Admirer son éclat, retrouver sa chaleur.
Sentir sous ses rayons la jeunesse renaître,
Se reprendre à la vie..... Ah! cela, c'est connaître,
Savourer le poison contenu dans la fleur.

Vieillir, souffrir, mourir n'est rien si dans ce monde
On marche le cœur vide et le front abattu;
Si l'on n'a rien aimé, rien pleuré; si l'on fonde
Son espoir sur le ciel et sur sa paix profonde,
Si l'on a végété plutôt que combattu.

Vieillir, souffrir, mourir, quand tout se décolore,
C'est la loi de la terre, une divine loi.
Mais perdre le bonheur quand on y croit encore,
Voir coucher le soleil sans avoir vu l'aurore,
Ce martyre, ô mon Dieu! nous vient-il donc de toi?

. . . . . .

Toute joie a son deuil qu'à sa suite elle traîne.
Nous avons pour trésor la chaîne des regrets;
Chapelet, qu'en pleurant (sur toute heure sereine,
Sur tout bonheur enfin) le souvenir égrène
Quand le cœur ne craint plus les témoins indiscrets.

Jeanne MUSSARD.

Nous empruntons les lignes suivantes à une correspondance adressée au *Siècle* par M. Victor Borie :

« Je n'ai point la prétention, dans mes modestes Revues scientifiques, de faire la leçon ni aux inventeurs, ni aux savants; je me borne à signaler les choses utiles dans l'espoir que nos lecteurs en tireront quelque profit. Je viens de lire la *Gazette des hôpitaux* et j'y trouve un fait considérable, si l'observation se vérifie. Je m'adresse aux pères de famille : quel est celui d'entr'eux qui n'a pas frémi au seul nom du croup! Eh bien! d'après la *Gazette des hôpitaux*, qui est un journal sérieux, M. le docteur Laugardière, de Saint-Paul-Lisonne, aurait trouvé un remède contre le croup et par conséquent contre l'angine couenneuse.

Du 23 septembre 1865 au 25 janvier 1866, une épidémie de croup se déclara à Saint-Paul-Lisonne : douze cas, douze morts! « Les traitements employés ne me donnant plus d'espoir, écrit M. Laugardière, je me mis à en chercher un nouveau et je me fis d'abord cette question : qu'est-ce que le croup? La pensée me vint subitement que les fausses membranes que j'avais vues sur d'anciens vésicatoires au bras, sur des plaies aux pieds, etc., avaient une ressemblance frappante avec le champignon qui se développe sur le raisin, auquel on a donné le nom d'oïdium; et comme je savais que le soufre guérit l'oïdium, il me restait à faire l'expérience de ma comparaison. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Je fus appelé, le 25 janvier, dans un village où deux enfants venaient de mourir du croup; une petite fille était atteinte dès la veille et la suffocation marchait à grand pas. Je me fis apporter de la fleur de soufre, j'en délayai une cuillerée à bouche dans un verre d'eau et recommandai d'en faire prendre par cuillerée à bouche d'heure en heure, après avoir agité le mélange. Le lendemain, l'enfant allait mieux. Nouvelle potion pour la journée. Le surlendemain, l'enfant est guérie et n'a plus qu'une toux grasse que j'attribue aux fausses membranes qui flottent dans la trachée-artère. Deux jours après, une brusque quinte de toux les expulse par morceaux de la grosseur chacun d'un gros haricot. »

Une cure ne suffisait pas pour asseoir une opinion sur le nouveau remède. Du 25 janvier au 23 mai dernier, six autres cas de croup bien caractérisés sont traités par la fleur de soufre : six guérisons!

Pendant une absence du docteur, au mois d'avril, deux cas se présentèrent; traités par les anciens moyens, ils furent promptement mortels.

Ainsi, de septembre à janvier, douze malades, traités par la méthode ordinaire, meurent; de janvier à mai, six malades, traités par le soufre, guérissent; enfin, pendant ce dernier intervalle, deux malades, traités par l'ancien système, meurent.

Est-ce que les faits ne sont pas de nature à provoquer de la part des parents, sinon de la part des médecins, de nouvelles tentatives? Dans des cas si graves, on a malheureusement si peu d'espoir qu'on a le droit et le devoir de tout tenter pour sauver ces innocents malades.

Genève, le 15 août 1866.

Monsieur Adrien,

J'ai lu avec le plus grand plaisir vos charmantes descriptions de Lausanne et ses environs, et, ayant moi-même, à plusieurs reprises, visité cette ville, j'ai pu apprécier la justesse de vos observations. Etranger à la ville que j'habite momentanément, vos lignes m'ont suggéré l'idée d'envoyer aux lecteurs du *Conteur vaudois* une petite description de Genève, pour ceux d'entr'eux qui ne la connaîtraient pas. Puissé-je le faire avec autant de bonheur que vous, et ma lettre leur faire une petite partie du plaisir que j'ai éprouvé en lisant les vôtres.

Par sa position exceptionnelle au bord du beau lac Léman, Genève offre un coup d'œil charmant à l'étranger, qui, descendant de la gare, arrive sur le pont du Mont-Blanc; de magnifiques quais, des maisons bien alignées, et l'île Rousseau, malheureusement un peu déserte et à laquelle une passerelle, rejoignant le pont du Mont-Blanc, rendrait un peu de cette vie que lui a enlevée le Jardin anglais. Située au bord du lac, cette promenade avec ses jardins bien entretenus, ses kiosques, son jet d'eau, est énormément fréquentée, et tous les étrangers s'y donnent rendez-vous; des concerts donnés par une excellente musique de la ville y ont lieu deux fois par semaine. Mon intention n'étant pas de faire une description géographique, historique et topographique de cette ville, qui ne serait point, Monsieur, de votre goût et de celui des lecteurs du *Conteur*, je continuerai à vous narrer les différents agréments qu'elle offre, si Monsieur le rédacteur veut bien me réserver une place pour une deuxième lettre; pour aujourd'hui, avec votre permission, allons à la montagne de Salève, située à deux heures de Genève; on la gravit par un petit sentier très-agréable et peu dangereux appelé *Pas de l'Echelle*. Arrivés au sommet, déjeûnons-y avec beaucoup d'appétit, d'œufs, de beurre, de laitage, chez *la petite Bossue*, et après avoir franchi le Petit-Salève, nous reviendrons par Mornex, où, enfourchant gaiement des ânes, ces nobles montures nous conduiront à Chêne, où nous trouverons un tramway qui nous ramènera à Genève, fatigués peut-être, mais charmés d'une promenade aussi agréable et de points de vue aussi beaux, que vous me pardonnerez d'avoir passé sous silence; la longueur de ce qui précède sera mon excuse.

Je ne terminerai cependant pas, cher Monsieur Adrien, sans toucher . . . . légèrement un point que vous avez développé avec une vérité et un bonheur qui vous auront valu les remerciements et les doux sourires du beau sexe de Lausanne. Je ne pourrais pas en dire autant des Genevoises, car, quoique ne le cédant à aucune autre sous le rapport du goût et de l'élégance de la toilette, elles ont un petit air, comment dirai-je . . . . . guindé, gourmé, qui ôte à leurs charmes. Là, c'est lâché! ma foi, tant pis, et puisque je l'ai dit, j'ajouterai en matière de correctif : pas toutes cependant, mais le plus grande partie. Allons, mesdemoiselles, un peu plus d'aisance dans les manières, un peu moins d'affectation, et vous n'en serez que plus charmantes. Sur cela, je vais faire mes malles, de crainte qu'au lieu de se corriger, l'on ne vienne m'arracher les yeux.

En vous priant d'excuser cette lettre, écrite *currente calamo*, je suis, Monsieur Adrien et Monsieur le rédacteur, votre bien dévoué,

JULES.

Une chasse au chamois

sur les Diablerets.

Parmi les nombreux étrangers que la belle saison avait attirés aux Ormonts se trouvait un Irlandais, auquel sa grande barbe rouge et le fait qu'on le rencontrait partout dans les montagnes avaient valu de la part des Ormonnans le surnom de *Le Toffrou* (celui qui est toujours dehors), ce qui est chez eux une des nombreuses appellations données au diable.

Rempli de l'ardent désir de prendre part une fois à une chasse au chamois, Le Toffrou s'adressa dans ce but à une jeune Ormonnan, François Roland, qui lui avait été désigné comme un intrépide chasseur.

Par une belle et chaude matinée, tous deux se mirent en marche pour les hauteurs des Diablerets. L'Irlandais se montra grimpeur agile, hardi sauteur et inaccessible au vertige. Ces qualités étaient d'autant plus nécessaires que, sur les Diablerets et les montagnes avoisinantes jusqu'à la Dent de Morcles, la chasse passe pour être plus dangereuse que dans la plupart des autres régions des Alpes suisses.

La beauté du coup-d'œil les engagea à s'arrêter quelques instants sur le glacier de Champ qui, des rochers de l'Oldenhorn, s'incline du côté des Ormonts. Devant eux régnaient de vastes étendues de glace dont les teintes bleuâtres, verdâtres et violettes produisaient un effet magnifique; plus loin, c'étaient des champs de neiges éblouissantes; par ci par là on apercevait une étroite bande de gazon longeant de hautes parois de rochers; des pointes aiguës, d'immenses roches rongées par le temps et comme sur le point de se précipiter dans le fond des vallées, s'élevaient de toutes parts au-dessus de ce désert de glace et de neige, que limitaient les cimes du Mont-Blanc, du Mont-Rose et celles de la partie N. E. des Alpes bernoises. Tout était immobile, silencieux, dans ce monde où s'étaient opérés déjà tant de bouleversements. Nulle part on ne voyait se mouvoir un être vivant.

Les chasseurs continuèrent bientôt leur marche, ici, contournant des crevasses ou franchissant celles dont la largeur était peu considérable; là, s'aventurant sur des ponts de neige dont plusieurs, après une tentative faite prudemment, se brisaient et s'engloutissaient dans la profondeur en faisant entendre un sourd craquement; tantôt ils descendaient dans des gorges étroites, dans des vallons presque comblés par les blocs tombés des cimes voisines, ils se hasardaient sur des saillies à peine de la largeur du pied et ayant au-dessous d'eux l'abîme béant; tantôt ils gravissaient des parois presque à pic où le moindre faux pas pouvait eur coûter la vie.

Midi était passé depuis longtemps. La lumière du soleil devenait légèrement vaporeuse. Vainement l'Irlandais regardait en haut et autour de lui pour en découvrir la cause : l'air lui semblait aussi clair, aussi pur que précédemment. François prophétisa du mauvais temps. Bientôt, en effet, les sommités lointaines